

## UNE EXCURSION

DANS

## L'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

Je l'ai dit : les environs immédiats de Rio sont des plus remarquables et se prêtent merveilleusement à l'excursion. S'il faut, pour se rendre un compte tout-à-fait exact du pays, se mettre en frais de voyages et gagner l'intérieur, du moins peut-on jouir, à l'entour même de la baie et sans quitter un rayon d'ailleurs fort peu étendu, de toutes les beautés de la nature brésilienne, comme des principales richesses de la végétation tropicale.

Précisément en face de Rio qu'elle regarde, et lui faisant pendant de l'autre côté de l'eau, voici Nictheroy, petite ville dont les habitations coquettes se ressentent avantageusement d'une origine plus récente. Un double service de vapeurs ou *bonds* maritimes la relie à la capitale dont elle devient ainsi un faubourg. On désigne sous le nom de *bonds* maritimes des steamers spéciaux établissant, à travers la baie, des communications directes entre divers points de la côte. Quelques-uns de ces bateaux sont aménagés de façon à transporter aussi les chevaux, charrettes et voitures, et peuvent alors en charger un grand nombre, sans gêner les passagers. Toutes les dix minutes, une des deux compagnies qui dirigent ce service effectue, à son tour, un départ vers Nictheroy et vice-versa. Cette petite traversée ne manque pas de charme : on serpente au milieu des steamers, des trois-mâts, des navires de guerre de la marine brésilienne ou étrangère ; les pavillons de tous les pays du monde flottent de toutes parts ; à chaque tour de roue, le panorama se modifie ; de nombreux oiseaux de mer accompagnent le navire, et, çà et là, quelques requins et marsouins étalent, au soleil leur échine brillante ou prennent sur les eaux leurs fantasques ébats.

Nictheroy n'offre à l'œil rien de particulier ; c'est le point de départ de belles excursions. Là, vous reprennent des tramways qui courent le long de la plage ; là, vous trouvez des mules pour l'ascension des montagnes ; enfin, de là, vous vous rendez en quelques heures à des sites charmants, à des lacs écartés et sauvages. Quelques-uns de ces lacs abondent en gibier d'eau et attirent particulièrement le chasseur. L'on y chasse en pirogue, c'est-à-dire à peu près couché au fond d'une simple écorce creusée qui se relève et fait saillie aux deux bouts ; chasse, d'ailleurs, pleine de charme et d'émotions de tous genres. Je n'eus, pour m'en convaincre, qu'à m'y livrer.

Un jour, en effet, nous fîmes une partie de chasse sur une de ces petites mers formées, aux environs de Nictheroy, par le caprice des eaux de la baie. A quatre ou cinq,

nous étions, au soleil levant, couchés séparément au fond de nos pirogues, flanqués chacun d'un nègre qui, debout derrière le chasseur, silencieux et presque immobile, dirigeait l'embarcation. C'est pratique et charmant : de sa longue pagaie qu'il manœuvre à ravier, le noir vous fait glisser rapidement et sans bruit le long du bord et des joncs ; un oiseau se lève : vous faites feu ; s'il tombe, le nègre s'en approche, et, du revers de sa pagaie, sans suspendre la marche, le dépose à vos pieds. Je m'amusais infiniment d'un sport aussi nouveau pour moi, et j'avais fait déjà de nombreuses victimes, quand, tout-à-coup, part un oiseau superbe que je veux abattre à tout prix. Méconnaissant en ce moment les règles de la plus vulgaire prudence, j'exécute, pour tirer, un brusque mouvement. L'oiseau tombe, mais pas seul. Un fait inattendu venait de se produire : la pirogue s'était retournée et dans le lac étaient tombés pêle-mêle le chasseur, son arme, ses munitions, son nègre, son gibier et ses provisions de bouche. L'eau, d'ailleurs, était bonne, le bord peu éloigné et les grands joncs voisins. Le sauvetage fut rapide et facile. Pour me sécher, je courus sur le sable. J'ai ri tout le premier de ma mésaventure ; mes compagnons, sans doute, en riaient plus franchement que moi ; je conviens que la chose était de nature à divertir mieux encore la galerie que l'acteur. Mais le soleil des Tropiques eut bientôt réparé le désastre et je recommençai la chasse si brusquement interrompue. Instruit par l'expérience, je fus, il est vrai, plus prudent à l'avenir ; mais je n'en conservai pas moins une vive passion pour la chasse en pirogue que, par la suite, je renouvelai fréquemment.

Ce qui donne à l'ensemble des montagnes qui entourent Rio un aspect plus particulièrement original et fantastique, c'est la diversité même des formes qu'elles affectent. En entrant dans la baie, on passe tout contre le pain de sucre (*Pão d'assucar*), cet immense monolithe dont la nature semble avoir fait la sentinelle du pays et dont le nom indique suffisamment la forme. Ce célèbre rocher s'avance comme un môle gigantesque à la porte même de la baie qu'il resserre étrangement et met à l'abri de la barre et des coups de la pleine mer. En face de soi, l'on a les hauteurs de Petropolis et les Orgues, crêtes élevées dont les fines aiguilles se dessinent nettement sur le ciel ; à droite une suite de monts verdoyants, arrondis, chaîne aux anneaux multiples et serrés ; à gauche, la *Gavia*, simulant une crête de coq ; puis, le *Corcovado*, dont l'étroite terrasse surplombe un vide immense et qui fait le gros dos, justifiant ainsi son nom de bossu (*corcovado*) ; enfin, la *Tijuca* offre, plus loin, trois pics en forme de volcans dont le plus élevé, *Pico de Papagaio*, commande toutes les hauteurs voisines et semble, plus que tout autre, inviter à l'ascension.

Quiconque a eu la rare fortune d'aborder à Rio conserve toujours présente l'image du pain de sucre, ce géant de granit dressant sa tête chauve à plus de mille pieds au-dessus des eaux. De quelque endroit de la ville, de quelque lieu des environs qu'il ait porté son regard sur l'ensemble de ce grand tableau, ce bloc immense lui est toujours apparu dans sa noble posture et dans sa froide immobilité. Peut-être alors a-t-il eu, comme moi, l'idée de s'enga-